

Entre rêve et réalité

« Le clocher de l'église venait de sonner l'angélus. Et s'il n'incitait plus personne à la prière, son tintement tout près de l'école signifiait aux maîtres qu'il était temps de libérer leurs élèves. Ceux-ci, rodés à cet usage, avaient, dès le premier coup de midi, commencé à ranger bruyamment leurs affaires dans leurs pupitres, fait grincer les chaises sur le sol de la salle de classe et s'étaient précipités vers la sortie.

Juliette, stupéfaite et désarmée par la promptitude des écoliers à sortir, n'avait rien fait pour les en empêcher. C'était son premier jour dans cette école. La jeune institutrice ne voulait pas contrarier les élèves ni indisposer les parents qui avaient garé leurs voitures au dehors et attendaient dans le froid. Elle s'en voulut un instant de ne pas être plus ferme.

Mais elle pensa qu'il serait temps de reprendre la main par la suite, et elle s'était juré d'imposer son autorité en douceur.

Les cris des enfants attendant la cantine retentissaient dans la cour. Juliette sortit de sa classe et s'appuya sur la rambarde surplombant les trois marches. Les champs fraîchement moissonnés brillaient au bas de l'école et la vue entre les platanes lui laissait découvrir l'étendue de la vallée.

L'employée communale allait prendre le relais pour garder les enfants jusqu'à la reprise de l'école.

Respirant à pleins poumons l'air de la campagne et le regard noyé dans l'immensité du paysage, la jeune citadine se débarrassait de son stress. Elle se décida à faire quelques pas au dehors. Quand elle revint à sa salle de classe, elle fit une rencontre qui allait modifier le cours de sa vie. »

Un vieil homme se tenait là, assis sur le fauteuil désuet de l'ancien enseignant que Juliette avait remplacé. Il était de dos, les bords du dossier lui donnaient des épaules carrées aux airs stricts. La jeune enseignante entra dans la salle, s'apprêtant à réprimander l'intrus. Elle ouvrit la bouche, mais c'est alors qu'il se retourna, faisant vivement grincer le siège. Juliette fut stupéfaite : cet homme lui rappelait quelqu'un, mais qui ? Elle se mit à l'observer attentivement. Il était petit, certainement dû à son grand âge. Les plis de son long manteau argenté sur son ventre renvoyaient à une personne menue ; ce manteau s'arrêtait jusqu'en dessous des genoux et la jeune femme pouvait apercevoir un pantalon noir sur lequel était cousu d'étranges motifs. Juliette resta perplexe : ces ornements bleu azur et vert émeraude, elle les avait déjà vus, elle les connaissait, mais d'où ? Elle releva alors la tête et fut frappée de stupeur : les oreilles de l'homme étaient grandes, et leur sommets se dirigeaient en pointe vers l'arrière de sa tête. Elle eut un mouvement de recul, mais sa curiosité demandait à être satisfaite. Elle observa de nouveau le visage de la créature et se rendit compte alors qu'il avait les mêmes yeux qu'elle, deux billes aussi bleues et pures qu'une rivière scintillante sous un soleil rayonnant. Les prunelles du vieillard étaient quant à elles environnées de rides, ce qui lui apportait une certaine bienveillance. Ses cheveux abondants d'une blancheur éclatante encadraient un visage vénérable et finissaient leur chute sous ses coudes. Il s'appuyait sur un bâton solide à la forme singulière. Juliette fut étonnée par cette canne taillée dans un bois clair, les contours semblaient avoir été frappés avec une extrême précision. Elle aperçut alors, en dessous des mains ridées, une pierre plus bleue qu'un lagon, qui resplendissait, encerclée d'un métal argenté dont le sommet se dessinait en une magnifique et étrange tête de poisson. Cet ornement l'intrigua profondément, et il lui sembla un instant avec frayeur que les yeux du

poisson étaient tournés vers elle. L'être, quant à lui, ne cessait de la regarder, un léger sourire aux lèvres. Cet échange muet dura deux bonnes minutes, avant qu'il ne se décida à rompre le silence :

« Luinil », murmura-t-il à la grande surprise de Juliette, qui chercha aussitôt dans sa mémoire quelle langue cet étranger pouvait bien parler. « Luinil » répéta le vieillard, l'air nostalgique, en la contemplant. Bien que cet inconnu l'intimida, elle prit son courage à deux mains et le regarda droit dans les yeux :

« Ecoutez, monsieur, je ne sais pas qui vous êtes, ni ce que vous faites là, mais ici c'est une salle de classe et je vous prie donc de bien vouloir sortir. »

A ces mots, il quitta sa rêverie et la fixa à son tour avec un air curieusement indulgent. « Ah, Luinil, dit-il avec un petit soupir, je vois que ton séjour chez les Taerians t'a fait perdre la mémoire. Voyons, es-tu sûre que mon visage ne t'évoque rien ? »

Juliette resta ébahie sous le flot de questions qui arriva dans sa tête. Pourquoi cet inconnu l'appelait-il Luinil ? Les 'Taerians' ? Avait-elle perdu la mémoire, comme il le prétendait ? Etait-il fou ? Y avait-il une caméra, cachée quelque part pour lui faire une farce ? Pourtant, elle essaya de se concentrer, car son visage lui rappelait bien quelque chose, un souvenir remontant à son plus jeune âge, quand elle tenait encore dans un berceau. Des flashes lui arrivèrent soudain. Des montagnes verdoyantes, des rivières qui serpentaient entre les arbres pour aller se jeter ensuite dans un immense lac en contrebas. Des fleurs de toutes les couleurs figuraient autour de l'eau.

« Oui, c'est ça », chuchota l'homme, les yeux clos, la tête dodelinant faiblement. « Regarde derrière le lac, maintenant, à côté des fleurs rouges, en direction des buissons. »

Cela se déroulait comme par magie. Les images défilèrent dans sa tête. Juliette ne contrôlait plus rien, tout son corps s'engourdissait petit à petit et son cerveau semblait se mettre en veilleuse. La créature lui envoyait des visions par la pensée, mais elle était trop aspirée pour s'en étonner, aussi elle continua à voir, tel un ectoplasme, les messages qui lui parvenaient. Elle visualisa les fleurs, et vit alors les buissons en question. Une jeune femme brune vêtue d'une robe blanche comme la neige était assise devant. Elle avait les mêmes yeux que Juliette, et ses oreilles se dirigeaient en pointe vers l'arrière de sa tête. Son ventre arrondi évoquait une femme enceinte. A ses côtés, un jeune homme blond l'admirait en souriant. Puis il se leva, ses lèvres bougèrent et aussitôt la jeune femme fut en lévitation à quelques mètres du sol. Cette dernière ne fut pas surprise, elle riait même, on aurait dit un ange volant dans le ciel. Les lèvres de l'homme s'agitèrent de nouveau, il tendit les mains et la jeune femme retomba tout doucement dans ses bras avec un grand sourire, comme une enfant qui ne se lasse jamais d'un jeu et qui ne pense qu'à recommencer. Comme une femme comblée.

« Ah, Isil, tu étais déjà enceinte de 7 mois à ce moment-là, et ça n'empêchait pas Loup de te faire voler dans les airs ! Tu me manques, ma chère fille... » s'exclama-t-il, alors que Juliette était de plus en plus perdue. Il s'adressa alors à elle : « ça y est, maintenant, tu sais qui je te rappelle, n'est-ce pas ? » sourit-il en scrutant ses cheveux blonds et ses yeux aussi bleus que le ciel. « Je m'appelle Fëanturi. », reprit-il, « Et toi, si tu as vu Isil et mon gendre avec un souvenir aussi net, c'est que tu y étais, Luinil. Tu étais dans le ventre de ma fille. Tu es ma petite-fille. »

Aussitôt, l'air lui manqua. Un sentiment de déjà-vu l'envahissait soudain. C'était impossible, mais pourtant... Elle avait toujours su que son père vietnamien et sa mère chilienne ne pouvaient être ses parents, mais avoir des parents elfes était encore plus impensable !

« Ton père n'est pas un elfe, ma petite, déclara Fëanturi, qui lisait en elle comme dans un livre ouvert. Loup est un sorcier de la race des Riaténas. Un sorcier brave et tellement intelligent ! Tu as vraiment de merveilleux parents, tu sais. C'est le fils d'une de mes amies de longue date. Lui et ma fille se connaissent depuis l'enfance... Je me souviens une fois... Oh, ils étaient encore enfants, et Isil portait cette robe turquoise qui lui allait si bien, et au moment de souffler ses bougies d'anniversaire -nous avons copié cette coutume Taerianne-, elle s'est mise à fredonner une chanson de sa voix si pure qui me rappelait vaguement quelque chose. En fait, elle venait de... ».

Mais Juliette n'entendait plus. Elle écoutait seulement son cœur qui se déchirait en une plainte horrible. Elle sentait sa tête se vider, comme si tout son savoir s'échappait au fur et à mesure que ce monstre qui prétendait être son grand-père parlait. Comment pouvait-il en dix minutes détruire sa vie passée, sa famille, son éducation, ses croyances qu'elle avait durement acquises jusqu'alors ? Imaginait-il qu'il lui suffisait d'arriver, l'air de rien, et de lui déclarer que toute sa vie était fondée sur le mensonge et l'ignorance ? Pensait-il qu'elle était aussi naïve que ça ? Mais elle ne comptait pas le laisser faire. Elle voulait qu'il se taise, qu'il arrête de lui raconter une histoire idiote sur ce qu'était la vie de ses parents ; quels parents, d'ailleurs ? Ils ne le sont pas ! Et quand bien même, quel père « brave et tellement intelligent » et une mère si merveilleuse auraient abandonné leur fille ? Juliette bouillonnait inconsciemment de rage et de chagrin. A ce mélange s'ajouta bientôt une nuance de légèreté: ce fut d'abord un petit grain, puis deux, puis plusieurs, et ils commencèrent à bloquer, tel un barrage, la douleur qui brûlait en elle. L'insouciance s'installa et occupa soudain toute la place dans son esprit. Avec un petit sourire, la jeune femme se persuada que ce vieillard parlait de personnes inconnues, qu'il lui racontait une histoire, son histoire à lui, une histoire qui ne la concernait aucunement.

L'elfe constata que la jeune femme ne l'écoutait plus, et ce depuis un moment. Il avait vu sur son visage la souffrance, la colère et soudain, un autre sentiment l'avait fait sourire et ses yeux s'étaient mis à briller. Elle semblait être légère comme une feuille d'automne et elle volait maintenant bien au-delà de la portée de Fëanturi. Elle l'écoutait sans vraiment l'écouter. Elle le regardait sans vraiment le regarder. Comme si un mur invisible les séparait. Le patriarche n'arrivait pas à finir son histoire, tant l'attitude de sa petite-fille le

rendait indécis. Il essaya de lire dans ses pensées à nouveau, mais ne vit rien. Que du noir, un vaste étendu de noir. Un trou béant d'une grande profondeur. Mais elle pensait forcément, et il fut vexé à l'idée qu'elle puisse lui cacher quelque chose... Mais quoi ?

Il fut subitement pris d'un pressentiment affreux : et si Luinil ne le croyait pas ? Si elle pensait qu'il n'était qu'un vieillard voulant raconter un conte à tous ceux qu'il croise ? Mais c'était impossible : comment pouvait-on oser douter de son grand-père ? De toute façon, ses oreilles d'elfe confirmaient sa crédibilité. Mais alors, l'éducation des Taerians y était-elle...

« Papy ! s'exclama Juliette, interrompant Fëanturi dans ses réflexions, pourquoi m'appelles tu Luinil ? »

L'intéressé leva la tête et soupira. « Parce que c'est ton nom, ma petite. Tes parents t'ont appelée comme ça. Luinil signifie dans la langue des Taerians « étoile à la lumière bleue ».

-Waouh ! s'écria t-elle avec un grand sourire. Épatant ! Et qu'est-ce que ça veut dire, 'Fëanturi' ? Est-ce que le mot « Taerians » désigne les habitants de cette planète ?

-Cela signifie « maître des esprits ». Et oui, « Taerians » désigne les habitants de cette planète, lança Fëanturi avec une vivacité soudaine qui surprit la jeune femme.

Car il avait compris. Sa petite-fille ne le croyait pas. En son for intérieur, elle savait que ce qu'il racontait était vrai. Mais elle s'était forgé une carapace, et tout ce qu'il lui disait ne passait pas au travers. Une carapace imperméable. Une carapace d'insouciance pour les coups durs. Fëanturi voudrait la briser, cette carapace, mais qu'allait-il se passer après ? L'elfe préférait ne pas en faire l'expérience.

Oui mais voilà, il avait pour mission de lui révéler ses origines et il comptait bien parvenir à ses fins. Alors, impatient de la convaincre, il se leva et frappa sa canne sur le sol. Aussitôt un courant d'air chaud balaya la pièce et des senteurs de lotus, de forêt humide et d'animaux pénétrèrent dans les narines de la jeune femme. Sous ses yeux ébahis, elle vit l'ornement de la canne prendre vie. Ce fut d'abord la tête qui ondula doucement, puis le reste de son corps semblait suivre petit à petit. Cette fois, ses yeux étaient bien tournés vers elle, il n'y avait pas de doute possible. Le poisson se détacha de la pierre et glissa le long de la canne aisément. Fëanturi se baissa pour l'attraper. Il passa alors sa main le long du corps de la petite créature et murmura des paroles dans une langue inconnue de Luinil. Au fur et à mesure qu'il parlait, l'animal devenait volumineux, si bien que quand l'elfe ferma la bouche, le poisson faisait la taille d'un bar commun. Son corps était recouvert d'écailles bleu roi luisantes et sa queue majestueuse se parait de vert d'eau. Fëanturi le lança dans le fond de la salle avec force, et le poisson se mit à voler sans difficulté, serpentant entre les tables et les chaises vides. Luinil crut qu'elle était dans un aquarium, tant elle fut sidérée par l'habileté de l'animal à voler dans l'espace. Elle se pinça même pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas, ce qui lui laissa une

discrète marque rouge sur l'avant-bras droit, lorsqu'elle eût un flash : elle se vit, encore bébé, dans un berceau rose pâle. Au-dessus de sa tête, cette créature familière la surveillait en entonnant une berceuse...

« Je te présente Earwen, déclara son grand-père, ramenant brusquement sa petite fille à la réalité. Cela veut dire « jeune fille de la mer ». Il arrivait qu'elle te garde lorsque tes parents s'absentaient. C'est mon animal domestique et je suis son maître, en quelque sorte.»

Earwen émit un léger sifflement et sa voix délicate résonna dans la tête de Luinil. « Fëanturi, je n'aime pas que tu racontes que je suis ton animal domestique et que tu es mon maître. Car ce n'est pas vrai ! Je suis indépendante et tu ne me possèdes pas, tu le sais bien. Nous sommes juste de bons amis qui voyageons ensemble.

-Oui, tu as raison, ma chère... Mais j'ai dit ça parce que c'est une expression des Taerians : c'est un principe de possession, comme pour un objet. Et puis, ta pierre est faite pour rentrer dans ma canne ! Je sais que ça te révolte, mais c'était pour que ma petite comprenne plus facilement... » assura l'elfe.

Luinil fut muette devant la scène qui s'était déroulée sous ses yeux mais maintenant, elle sentait qu'elle devait intervenir. Mais que pouvait-elle dire d'intéressant à un ornement d'une canne qui s'était métamorphosé en gros poisson volant et qui débattait à présent avec un vieil elfe qui était son compagnon de voyage sur la relation homme-animal chez les humains ? Elle se contenta alors de les fixer et de les écouter, décision qu'elle jugea prudente. Mais elle changea d'opinion dès qu'elle vit le regard interrogateur des deux amis posé sur elle.

« Alors... Vous êtes un ornement vivant.» balbutia t-elle en s'adressant à Earwen.

Cette dernière s'approcha d'elle. « C'est une façon de voir les choses, approuva le poisson. Mais je suis avant tout un animal ! Tu as vu la pierre bleue sertie dans la canne ? C'est mon énergie vitale. Elle me nourrit, me régénère et me fait dormir. Si je m'en éloigne trop, je perds mes forces et je peux même mourir ! Pour qu'elle agisse sur moi, il faut que je m'enroule autour d'elle. A son contact, je deviens dure comme de la pierre et je rapetisse de manière à être à sa taille. En fait, c'est la seule chose dont je dépends vraiment, même si je tiens dans une canne d'elfe ! », ajouta t-elle à l'attention de Fëanturi, qui fit mine de regarder ailleurs. Puis elle se tourna de nouveau vers Luinil. « D'ailleurs, moi et mes semblables sommes de la race des *ex lapidibus piscis*.

-*Ex lapidibus piscis* ? Poissons dépendants des pierres ?

-Exactement. » Les commissures de la bouche d'Earwen montèrent vers ses yeux, et Luinil interpréta ce geste comme un sourire. « Cela explique tout, non ? ».

Soudain le ton de sa voix se durcit. « Souviens t-en, ma belle Luinil, s'il te plaît souviens t-en...

-Que voulez vous dire ? » questionna la jeune femme d'une voix inquiète. Mais Earwen ne répondit pas. Elle continua à chuchoter d'inaudibles mots en effectuant de larges cercles dans la classe. Puis elle se tut, se mit face à elle et la regarda. Luinil ne parvint pas à déchiffrer son expression. Inquiétude, peur, émerveillement ? Ah le silence, ce calme perfide qui invite à l'angoisse. Pourquoi jetait-elle des regards furtifs à Fëanturi ? Que préparaient-ils ? Que lui cachait son grand-père ? Pourquoi avait-il l'air si triste soudain ?

« Earwen a raison, » déclara ce dernier, anéantissant ainsi le silence tendu qui régnait dans la pièce jusqu'alors. « Il faut que tu te souviennes. De nous. De ce que nous t'avons dit. De ta vision sur tes parents. De tout. C'est très important, ma petite. Promets-moi de toujours te souvenir.

-Grand-père... Où veux-tu en venir ? » demanda Luinil, le cœur battant. Elle savait que le ton doux de Fëanturi cachait une réalité bien plus sombre. Que derrière ses airs joyeux il n'en menait pas large. La jeune femme comprit soudain qu'il faisait ses adieux.

« -Tu...Tu m'as appelé grand-père.

-Ou...Oui, enfin je... je ne sais pas comment t'appeler. Pourquoi m'avoir abandonnée quand j'étais petite ?

-A quoi bon te répondre, car tu connais la réponse. Tu la trouveras au plus profond de toi. »

Fëanturi la serra dans ses bras. « N'oublie pas qu'on t'aime, surtout. Tes parents. Earwen. Ta grand-mère paternelle. Moi. On aurait voulu être plus souvent près de toi, mais sache qu'on ne t'a pas abandonnée. Jamais. On veille tous sur toi, Luinil, et ce depuis le début. » Une larme roula sur sa joue. « On t'aime. ».

Ce fut les derniers mots que Luinil entendit. Puis Fëanturi se détacha de son étreinte. Il leva les bras et prononça des mots d'une langue inconnue. La pièce se mit brusquement à tourner sur elle-même dans un grand vacarme. Juliette vit Earwen gonfler une bulle d'air d'au moins deux mètres de diamètre devant l'elfe. Puis le poisson toucha la pierre bleue et reprit immédiatement sa place sur la canne. Fëanturi regarda une dernière fois sa petite-fille avec tristesse puis s'engouffra dans la bulle. Une lumière vive éclaira brutalement la pièce. La jeune femme hurla, tendit une main désespérée vers son grand-père qui s'éloignait vers l'horizon, là où était sa place, là où était sa famille. Ses yeux la brûlaient. Mais elle n'arrivait pas à savoir si c'était à cause de la lumière si intense qui brillait ou à cause des larmes de chagrin qui ruisselaient sur son visage. Elle ne voulait plus penser. Elle ne voulait plus rien. Plus rien ! Et la salle, qui continuait de tourner, tel un manège en folie ! Elle tomba lourdement sur le sol en poussant un dernier gémissement déchirant...

« Mademoiselle Juliette... Juliette ! Réveillez-vous, bon sang ! S'il vous plaît ! »

L'institutrice ouvrit à peine ses paupières. Elle vit un visage aux traits flous penché au-dessus d'elle. Elle cligna des yeux plusieurs fois et reconnut Jean-Pierre, le vieux concierge de l'école, qui la scrutait, l'air affolé.

« Ah, Dieu soit loué, vous êtes vivante ! » s'écria t-il avec soulagement. « Ne me refaites plus jamais un coup pareil ! Compris ? C'est mauvais pour le cœur, à mon âge, de trouver une institutrice qui git sur le sol comme une morte ! Mais... vous êtes toute pâle ! Attendez, je vais vous chercher de quoi vous requinquer. »

Il l'aida à s'asseoir, puis se redressa et partit. Juliette ne comprit pas ce qui lui arrivait. Elle se tâta le crâne et sentit une bosse naissante sur son front. Avec effort, elle parvint à s'accroupir. Elle se rendit alors compte que son périple n'était qu'un rêve, qu'elle s'était sûrement évanouie sur le pas de sa porte. En s'appuyant à une chaise pour se lever, elle découvrit sur son avant-bras droit une marque rouge. Elle fut surprise mais se rassura : elle avait dû se faire cela durant sa chute. Elle avait mal à la tête. Une fois debout, elle se dirigea à son bureau, prête à poursuivre son programme de la journée. Elle s'assit sur son fauteuil, se pencha pour saisir un dossier posé au sol et faillit de nouveau s'évanouir : elle avait cru apercevoir quelque chose de scintillant, près de la table d'un élève. Sur le qui-vive, elle quitta son siège et avança dans cette direction. Elle s'accroupit sur le sol et ramassa dans sa main gauche ce qui avait attiré son attention. Il n'y en avait que trois, mais cela suffit à la désarmer. Elle s'allongea sur le sol et se mit à pleurer doucement, salant ses longs cheveux blonds. Dans sa main gauche étincelaient trois écailles de poisson de couleur bleu roi...